
Quête individuelle, mémoire collective et imaginaire social chez Amin Maalouf et Jean-Marie Gustave Le Clézio

Désiré Atangana Kouna
Université de Yaoundé I (Cameroun)

INTRODUCTION

S'il y a une chose qui peut établir un lien entre Amin Maalouf et Jean-Marie Gustave Le Clézio, du point de vue de leur écriture, c'est qu'ils sont tous deux des écrivains de la mémoire. Toutefois, celle du premier est fictive-historique et celle du second est mythobiographique. En rapport avec Le Clézio, cette perception est évoquée par Roussel-Gillet (2006 : 21) : « Le mythe personnel croise le mythe familial de l'exilé et le complexe d'héritier ». Quant à Maalouf, c'est cet auteur lui-même (2006 : 24) qui justifie son écriture :

Mon but n'étant pas [...] de retrouver en moi-même une quelconque appartenance "essentielle" dans laquelle je puisse me reconnaître, c'est l'attitude inverse que j'adopte : je fouille ma mémoire pour débusquer le plus grand nombre d'éléments de mon identité, je les assemble, je les aligne, je n'en renie aucun.

Pour ces raisons, leurs textes se situent dans le sillage du roman familial contemporain et du roman historique. Pour le premier, Dominique Viart (1999 : 21) indique que « le sujet cherche à reconstruire l'Histoire dont il est issu, afin sans doute de mieux comprendre sa propre situation ». Quant à Maalouf, si son texte traite d'une problématique familiale, il est davantage l'exposition d'une quête sociale et historique. Autant dire que ces deux écrivains représentent certes des quêtes plus personnelles, mais ils ne sont pas insensibles au contexte social. De la sorte, leur écriture renégocie le lien entre l'individuel et le collectif afin de fonder un nouvel imaginaire social et historique.

En effet, dans leurs sociotextes respectifs le rapport entre l'individu et le groupe est conflictuel à l'origine, parce que l'individu – en l'occurrence les deux héros – éprouve du ressentiment vis-à-vis du groupe à cause de son identité bâtarde. Mais ce lien, à l'arrivée, est harmonieux car l'individu a pu s'accommoder du groupe. Par sa quête et les actions y afférentes, il contribue à sortir l'histoire du groupe de l'oubli et participe à la recomposition de sa mémoire.

Nous voulons montrer ici, à travers l'étude des stratégies narratives, comment le lien entre l'individuel et le social est (re) négocié ; comment, d'un rapport de tension avec la société dû à la faille identitaire individuelle, l'on aboutit à un rapport harmonieux avec la collectivité et même à la rédemption du groupe ; et enfin, comment se définit la vision sociale des deux auteurs, dans deux de leurs romans respectifs : *Le Rocher de Tanios* et *Désert*.

1. DES PERSPECTIVES DE QUÊTE ET D'ENQUÊTE

Maalouf et Le Clézio fondent tous deux la trame narrative de leurs romans sur des perspectives de quête, décelables grâce à plusieurs aspects : origines polémiques des personnages principaux, défis personnels, situation d'entre-deux ou esprit de transgression.

Pour ce qui relève du premier aspect, l'on peut noter que Tanios et Lalla ont tous deux des origines paternelles incertaines. Tanios est un jeune homme qui ignore l'identité de son véritable père. Depuis l'adolescence, il se sait l'objet de la dérision des villageois qui l'ont affublé d'un sobriquet indiquant sa naissance bâtarde. Quant à Lalla, elle est orpheline d'une mère qu'elle connaît par le seul biais de ce que lui en dit sa tante Aamma. Cette mère est décédée en donnant la vie à la jeune fille. Au sujet de son père, elle n'a jamais entendu parler de lui : un grand silence recouvre l'évocation de ce personnage.

De part et d'autre donc, les personnages se retrouvent, de manière consciente ou non, en situation de quête du père. Celle-ci se manifeste dans leur rapprochement à des personnages représentant des figures tutélaires voire paternelles. Ce sont les cas de Naman le pêcheur, que Lalla affectionne comme un père, du révérend Stolton, qui a scolarisé Tanios et l'a toujours protégé comme un père, et de Roukoz, l'ancien intendant du maître de Kfaryabda, qui a pris le jeune homme en amitié et en a fait son héritier pour compenser son impossibilité d'avoir un fils. Il y a enfin Nader, le muletier, qui se prend d'affection pour Tanios, du

fait, peut-être, de la proximité de leur condition d'êtres atypiques, mais surtout du fait des qualités qu'il reconnaît à l'adolescent : sa soif de connaissance et sa frustration devant l'immobilisme de ceux qui gouvernent son village. Il amène ainsi Tanios, petit à petit, à évoluer en dehors des limites géographiques et à envisager une existence autre et ailleurs.

Les deux romans représentent également une structure de quête fondée sur des défis personnels : triompher de la crainte du rocher et percer le mythe des grandes villes blanches.

Le narrateur dans *Le Rocher de Tanios* indique dès le début de son aventure que celle-ci naît de l'interdiction formulée par son grand-père de ne jamais monter s'asseoir sur l'un des rochers qui entourent son village. Ce rocher était le seul à porter un nom d'homme, « le Rocher de Tanios » et donnait « l'aspect d'un siège majestueux, creusé et comme usé à l'emplacement des fesses, avec un dossier haut et droit s'abaissant de chaque côté en manière d'accoudoir » (*Le Rocher*, 9). Manifestement, ce lieu est attrayant mais il lui était également attaché une croyance qui présageait le malheur de quiconque s'en approcherait. Le narrateur construit donc son récit comme une épreuve personnelle consistant à percer le mystère de ce rocher et à triompher de la « crainte superstitieuse » (*Ibid.*) associée au contact de ce lieu.

Le cheminement de Lalla est bâti pour sa part sur une double fascination : celle du passé mythique de ses ancêtres – les hommes bleus du désert – et celle des villes blanches que représentent les histoires de Naman le pêcheur. Si elle a pu, d'une certaine manière, démystifier son passé ancestral à travers notamment les visions d'Es-Ser – le Secret – qui renvoie aux ancêtres disparus et symbolise à la fois leur présence à ses côtés, elle reste aussi émerveillée par les noms des villes que cite le vieux pêcheur : « Algésiras, Granada, Sévilla, Madrid » (*Désert*, 102). La jeune fille conçoit dès lors le projet d'aller à la découverte de ces lieux : « Emmène-moi là-bas quand tu partiras » (103), dit-elle à son interlocuteur. Ce à quoi ce dernier se refuse. Mais il engage la jeune fille à cette quête : « Toi, tu iras. Tu verras toutes ces villes, et puis tu reviendras ici, comme moi » (104). La jeune fille du désert entreprend effectivement ce voyage vers l'ailleurs des grandes villes en se rendant à Marseille.

Comme on peut le noter, les récits en question aussi bien dans *Le Rocher de Tanios* que dans *Désert* se construisent sur des perspectives de quête fondées sur des défis personnels : venir à bout d'une superstition

pour le narrateur de Maalouf, dévoiler le mystère de l'ailleurs chez celui de Le Clézio. Dans une autre acception, quête du passé de son village pour le narrateur de Maalouf, quête à la fois de son passé ancestral et de l'ailleurs pour la jeune Lalla.

La quête apparaît par ailleurs au travers de la position intermédiaire ou à l'intersection qui caractérise les deux héros que sont Lalla et Tanios. Comment se positionner ? semble être la question que se posent ces deux personnages. Tanios se la pose lorsqu'il découvre brusquement que celui qu'il considérait jusqu'ici comme père légitime, Gérios, n'était peut-être que son père putatif. Durant cette période, le jeune adolescent doit délibérer sur l'attitude à adopter vis-à-vis du Cheikh, qui serait son vrai père, et de Gérios, qui assume dans les faits sa paternité.

La question du lignage et la problématique de l'enfant bâtard rappelle à bien des égards la situation de Lalla pour qui le choix se pose plutôt entre son origine et l'altérité des grandes villes. La prise de conscience de la bâtardise de l'enfant apparaît en réalité comme un moyen de rupture avec l'origine. C'est la raison pour laquelle Tanios est porté vers d'autres personnages, comme on l'a vu, et vers une autre culture, anglaise notamment. Cela ouvre d'ailleurs une fenêtre sur la problématique de l'introduction des missions et des missionnaires français et britanniques en Orient. Quant à Lalla, bien que son âme lumineuse la porte presque naturellement vers le passé ancestral, elle n'est pas moins attirée par l'ailleurs occidental.

Ainsi, les deux personnages évoluent entre deux langues, deux pays, deux cultures. Comme le dit Daniel Sibony (cité par Roussel-Gillet, 2010 : 35), il s'agit d'une évolution dans « l'entre-deux des possibles », conforme à la définition qu'il donne de l'entre-deux : « [...] une épreuve où l'on s'affronte à l'origine perdue ou redonnée, morcelée ou en bloc. On s'y affronte à la fois pour la retrouver et pour s'en dégager. Et l'origine est une dynamique à laquelle on a affaire chaque fois qu'il s'agit de se déplacer ». On voit d'ailleurs que l'une des étapes dans le cheminement des personnages est leur retour au bercail. Autant dire que cette quête de position s'inscrit également dans la figure formelle du double qui structure les deux romans : dualité spatiale : Machrek et Maghreb / Occident ; dualité d'époque : passé / présent ; dualité culturelle : tradition / modernité. Toutes choses qui sont susceptibles d'inscrire le personnage dans un autre processus de quête : la quête d'autonomie ou de liberté manifestée par la transgression.

Le Clézio et Maalouf inscrivent leurs héros dans un processus de quête de liberté en leur faisant franchir des barrières qui, *a priori*, paraissent inexpugnables. Ainsi, Lalla et Tanios prennent leur liberté vis-à-vis de leur culture d'origine dont le fondement est traditionnel. La première, malgré sa culture musulmane, semble en effet vivre hors du temps et donc des restrictions que peut imposer sa religion, à travers notamment sa relation licencieuse avec Hartani. S'étant retrouvée à Marseille en situation d'immigration, Lalla mène une existence en dehors des schémas stéréotypés qui caractérisent l'image de l'immigré. Bien que devenue une cover-girl de grande renommée, elle renonce à la célébrité, à l'argent et à la vie urbaine. Le second héros cherche également son autonomie en toute situation. C'est le cas lorsque le Cheikh décide, en signe de compromis avec le patriarche maronite, de retirer les enfants de Kfaryabda de l'école anglaise du révérend Stolton. À cette occasion, Tanios, en signe de protestation à cette décision, entre en grève de la faim. Il réintégrera finalement cette école protestante malgré sa filiation maronite.

De plus, Tanios fait preuve d'une grande attitude libertaire lors de la résolution de la crise entre l'Émir de la Montagne d'un côté, les grandes puissances et l'empire ottoman de l'autre. Devenu par la force des choses un pion de ces dernières puissances, il est choisi, bien qu'il soit chrétien, pour jouer le rôle de porte-parole devant annoncer à l'Émir le sort qui lui est désormais réservé. Mais le jeune homme, âgé seulement de dix-neuf ans, va au-delà de ce rôle de porte-parole et se prend de compassion pour l'Émir qui a pourtant ordonné la mort de son père. Il change les mots qui ont été écrits par les diplomates et dissipe son « désir de vengeance » (*Le Rocher*, 252). Tanios renonce à la conception de la justice vengeresse en cours dans cette société. C'est ainsi que, devenu chef de Kfaryabda, il renonce à donner la mort à Roukoz, l'ennemi juré du village, le traître du Cheikh. Le jeune homme fait ainsi montre de qualités personnelles exceptionnelles et manifeste sa liberté vis-à-vis de l'opinion des villageois. Il quitte le village pour toujours sans que l'on connaisse la raison de ce départ.

Comme dans *Désert, Le Rocher de Tanios* s'achève sur cette note de liberté perceptible à travers, d'une part, la décision du narrateur de s'asseoir sur le Rocher ; d'autre part, celle de Tanios de disparaître en se donnant d'autres horizons, d'autres espoirs. On peut également voir cet esprit de liberté dans l'attitude des hommes bleus qui, malgré toutes les souffrances qu'ils endurent au désert, ce dernier représente un horizon

(sans limite) pour eux (*Désert*, 439) : « Il n'y avait pas de fin à la liberté, elle était vaste comme l'étendue de la terre, belle et cruelle comme la lumière, douce comme les yeux de l'eau ».

Les deux romans dévoilent aussi des parcours d'enquête. Si ceux-ci ne prennent totalement pas la forme de l'enquête policière, ils n'en dégagent pas moins des allusions. De manière générale, les deux intrigues s'organisent autour de puzzles dont le narrateur et le lecteur sont appelés à rassembler les éléments. D'une part, les objets des enquêtes – à savoir percer l'énigme du rocher de Tanios afin de triompher de la crainte qui est attachée à son contact, et dévoiler le mystère des villes blanches – sont déterminés au terme d'un parcours qui conduit les narrateurs et leur lecteur dans le témoignage, le relevé d'indices. Ces deux objets fonctionnent par ailleurs comme des crimes qui sont au centre des deux enquêtes, puisque leurs auteurs sont à l'origine de transgressions assimilables au crime dans leurs sociétés respectives.

D'autre part, les deux histoires portent en elles des suspens qui ne sont pas d'égal valeur. Dans *Le Rocher de Tanios* ce suspens est soutenu par deux choses : l'envie de savoir si le narrateur parvient à dominer sa crainte et les différentes péripéties liées à l'aventure de Tanios. Pour percer l'énigme de la Montagne, le narrateur passe par quatre témoins : Gebrayel, l'interlocuteur du narrateur ; le Moine Elias de Kfaryabda, dont le récit est contenu dans sa chronique montagnarde ; le révérend Stolton et le muletier Nader, qui livrent leurs témoignages respectifs à travers des éphémérides. Or, ces témoignages plongent le narrateur et surtout le lecteur dans un univers qui est loin de les laisser imaginer que l'on est toujours dans la quête de l'énigme de la Montagne. Parce qu'on se retrouve plutôt plongé au cœur de la société de Kfaryabda, avec son chef frivole et les mésaventures qui en découlent, et au cœur des problèmes politiques de la société de la Montagne à la fin du dix-neuvième siècle.

Pour les péripéties relatives à Tanios, il est à noter que celles-ci ne sont pas liées par un véritable lien de causalité. Il y a toujours comme un coup de théâtre qui survient et modifie le cours des événements lorsque la situation tend à se stabiliser. Il en est ainsi de la découverte de la naissance illégitime de Tanios qui survient pour mettre fin à une période d'innocence ; il y a également son refus de quitter l'école protestante. Ce refus constitue le premier affront de la part d'un sujet auquel l'autorité du cheikh – un maître féodal – doit vraiment faire face. On peut enfin

citer le retour d'exil de Tanios en qualité de porte-parole, alors même que ni son âge, ni sa condition, ni son rang ne le destinaient à une telle dignité.

Désert véhicule un suspens d'une nature autre. Celui-ci n'est pas entretenu par le récit, mais par le paradoxe qui se dégage de la condition de Lalla (jeune fille musulmane pauvre) et la hardiesse de son discours (lorsqu'elle en profère un) et surtout de ses actes. Le lecteur s'interroge alors sur ce qu'il adviendra lorsqu'elle entame un parcours : ses randonnées dans le désert en quête de l'esprit des hommes bleus du désert ; sa relation avec Hartani, garçon sourd-muet dont on ignore l'origine ; sa fuite dans le désert vers la ville voisine ; son embarquement inopiné dans un bateau en direction d'une destination inconnue. Tout compte fait, l'on peut estimer que les actes posés par la jeune fille constituent des sortes d'exploration qu'elle mène, des parcours d'enquête pour le lecteur qui veut trouver la vérité que cache chaque péripétie.

Désert et *Le Rocher de Tanios* s'organisent donc autour d'énigmes que l'on peut par ailleurs déceler par le biais de l'alternance des récits qui structurent l'intrigue. Par ces alternances, il y a variation du point de vue et plus encore diversification de pistes en vue de parvenir à la vérité. En étant construits autour d'une quête et d'une enquête, les deux romans tracent, certes, les circuits d'une quête individuelle, mais ils dévoilent l'intéressante mise en perspective de la mémoire collective. Ainsi que le montre Maurice Halbwachs (1950 : 26), la mémoire individuelle « n'est pas entièrement isolée et fermée [...]. [Son] fonctionnement n'est pas possible sans ces instruments que sont les mots et les idées, que l'individu n'a pas inventés, et qu'il a empruntés à son milieu ».

2. LA RECOMPOSITION DE LA MÉMOIRE COLLECTIVE

Au travers des parcours individuels ci-dessus relevés dans les romans étudiés, apparaît en filigrane le groupe. Ainsi, par le biais de l'histoire de Lalla s'écrit également celle de ses ancêtres, les hommes bleus du désert ; par celle de Tanios se lit l'histoire, non seulement de la société de Kfaryabda, mais aussi celle de toute la Montagne. C'est que, en voulant décrire les destins individuels, Maalouf et Le Clézio mettent en perspective le groupe, recomposent voire reconfigurent la mémoire collective en faisant redécouvrir ce groupe, d'une part, et en réécrivant son histoire, d'autre part.

Au fond, il est clair que les quatre témoignages que le narrateur a recueillis ont des intérêts divers et sont parfois en concurrence les uns des autres. Toutefois, ils représentent, mis ensemble, l'histoire du village de Kfaryabda que le narrateur reprend. Le rassemblement des documents ouvre des perspectives nouvelles au sens de la réécriture de l'Histoire, parce que le narrateur apprend par exemple le caractère exceptionnel de Tanios, ainsi que les défis auxquels il a été confronté. De plus, par l'intermédiaire de l'histoire de son village contenu dans les documents, il possède des éléments pour une compréhension plus probante de « la grande révolution sociale » (223) qui a eu cours dans son village et partout à la Montagne. De la sorte, l'intérêt du récit est déporté du défi personnel que s'est donné le narrateur pour se focaliser sur la révélation des qualités de Tanios, enfant né d'une liaison licencieuse, maudit donc dès la naissance, mais qui est réhabilité grâce à son intelligence et à son courage.

Au demeurant, ce personnage, dont la naissance semble au départ avoir été à l'origine de tous les malheurs de Kfaryabda, n'a porté aucun préjudice au village. Il a plutôt contribué à tracer le destin dudit village, qui prend dès lors son origine avec le départ du jeune homme :

Sur les pas invisibles de Tanios, que d'hommes sont partis du village depuis pour les mêmes raisons ? Par la même impulsion, plutôt, et sous la même poussée. Ma montagne est ainsi. Attachement au sol et aspiration au départ. Lieu de refuge, lieu de passage. Terre du lait, du miel et du sang. Ni paradis ni enfer. Purgatoire. (279)

À la suite de ce qui précède, le narrateur semble trouver des justificatifs au nom donné au rocher. Ce nom ne serait pas dû à un préjudice que Tanios aurait causé au village. Il est plutôt subséquent à la disparition du jeune homme survenue le jour où on l'avait vu assis sur ce rocher, sans qu'on en sache les raisons. Ces dernières, le narrateur les suppose pour sa part :

Quand j'avais cru atteindre le cœur de la vérité, il était fait de légende. / J'en étais même arrivé à me dire qu'il y avait peut-être, après tout, quelque sortilège attaché au rocher de Tanios. Lorsqu'il était revenu s'y asseoir, ce n'était pas dans le but de réfléchir [...], ni de peser le pour et le contre. C'est de tout autre chose qu'il ressentait le besoin. La méditation ? La contemplation ? Plus que cela, la décantation de l'âme. Et il savait d'instinct qu'en montant s'asseoir sur ce trône, en s'abandonnant à l'influence du site, son sort se trouverait scellé. (279)

Le narrateur semble ainsi trouver à Tanios d'autres qualités, notamment le pouvoir divinatoire, et il postule que cette montagne était

en elle-même porteuse d'un sort qui s'est plutôt révélé au contact de Tanios.

La présence des documents dans le récit du narrateur constitue aussi une forme de réécriture de l'histoire sociale et politique de son village, et par extension de la Montagne, parce qu'ils donnent toute la mesure de la complexité des rapports politiques et l'armature sociale de cette époque. Mais on y décèle en particulier un élément infime qui influence de manière importante la lecture de la configuration sociale de cette région.

En effet, le récit laisse voir que la Montagne est convoitée à la fois par les forces égyptienne, ottomane, anglaise et française. Au regard de la déchéance de Kfaryabda et de la manière dont l'Émir abdique face aux injonctions de ses adversaires, tout porte à croire que le village et le pays tout entier se sont rendus. Appelé par les puissances dominatrices à porter leur parole pour annoncer à l'Émir sa défaite et sa déportation vers Istanbul, Tanios change le texte et dit plutôt que l'Émir ira en exil dans une destination de son choix, contrariant du même coup les Anglais et les Ottomans. Le vieil homme opte pour Paris puis Vienne et Rome. Après les refus successifs des représentants turcs et anglais, une autre intervention de Tanios met fin au débat : l'Émir partira pour Malte.

Ces deux épisodes indiquent non seulement la volonté de Tanios de garder sa liberté vis-à-vis de quiconque, mais ils traduisent par extension que la Montagne est symboliquement restée maîtresse de son destin, parce que Tanios, fils de la Montagne, n'a point accepté de livrer son Émir aux puissances étrangères, bien qu'il en eût toutes les raisons. D'une certaine manière donc, le narrateur donne un autre visage à son pays qui, visiblement est dominé, mais reste symboliquement dominant. On peut ainsi être d'accord avec Fida Dakroub (2012 : 177) sur la perception de Maalouf à l'égard de l'Orient, de même que sur son écriture de l'histoire de cet espace :

La réalité et la fiction s'imbriquent dans toute son œuvre romanesque [...]. Pourtant, ce qui le distingue des écrivains francophones du *Mashreq*, quant au recours au roman historique, c'est l'inscription de son écriture dans la perspective orientale. Selon cette perspective, l'Occident ne crée plus l'Orient ; il se crée lui-même.

Les récits du narrateur dans *Désert* procèdent également d'une réécriture de l'histoire, dans la mesure où ils donnent une autre dimension du regard que l'on peut porter sur les peuples du désert,

d'une part, et sur le statut d'immigré que prend Lalla à un moment, d'autre part.

Le désert est généralement connoté négativement. Il symbolise l'aridité, la solitude, la pauvreté, le dénuement, voire la misère, l'absence de vie en somme (*Borgomano*, 1992). On pourrait étendre ces qualificatifs à la condition d'immigré, selon une certaine catégorisation. Cependant, le roman de Le Clézio sublime à la fois les peuples du désert et les immigrés. En campant les hommes bleus du désert, le narrateur les situe dans la confrontation avec l'espace désertique qui leur est hostile ; de même, il montre comment ils ont été au contact du colon, qui les a décimés et les a repoussés dans le désert, les condamnant de fait à une mort presque certaine. Pourtant, ce peuple affronte l'adversité avec dignité, en se comportant comme s'il était hors du temps. Même son parcours dans le désert est sublimé à telle enseigne qu'il prend des allures d'errance : « C'était comme s'ils cheminaient sur des traces invisibles qui les conduisait vers l'autre bout de la solitude, vers la nuit » (9).

Les hommes bleus ne sont donc pas en quête d'un espace physique :

Les hommes savaient bien que le désert ne voulait pas d'eux : alors ils marchaient sans s'arrêter, sur les chemins que d'autres pieds avaient déjà parcourus, pour trouver autre chose [...]. / Mais c'était le seul, le dernier pays libre peut-être, le pays où les lois des hommes n'avaient plus d'importance (13-14).

Ce sont ces lois des hommes que Lalla défie lors de son immigration en France. Elle y mène une existence hors du commun des immigrés. Devenue une cover-girl célèbre, elle ne s'attache pourtant pas aux biens matériels que cette situation lui procure. Car, pour elle, tout cela n'est qu'artifice et mensonge.

Le Clézio décrit par là une facette des marginaux, dont on peut croire, *a priori*, qu'ils n'ont pas d'histoire, pourtant ils écrivent une histoire qui est leur propre émanation. Comme Maalouf, il retourne les stéréotypes et déconstruit les clichés liés aux peuples du désert et aux immigrés qui, sous sa plume, se créent plutôt, agissent et ne sont plus agis. Dans ces conditions, les deux auteurs recomposent la mémoire collective des peuples, de même qu'ils aident à les redécouvrir. Sans volonté de rechercher la vérité objective, les deux textes amènent plutôt à une interrogation nouvelle sur des civilisations oubliées, sur des peuples que l'histoire officielle tend souvent à manipuler.

Dans ce sens, on peut dire qu'au-delà des destins de Tanios, de Lalla ou des hommes bleus du désert, les enquêtes des narrateurs sur le passé de ces protagonistes, en même temps qu'elles éclairent sur leur propre situation, constituent également des voyages de découverte et de rédemption collectifs. En mettant en scène ces personnages sous un jour nouveau, les romanciers offrent la possibilité de lutter contre les préjugés, l'ignorance et la peur. Les actions de Tanios, la sublimation des hommes bleus et Lalla, en même temps qu'elles mettent en exergue les valeurs individuelles, recomposent la mémoire collective.

En laissant irrésolue la question de la disparition de Tanios, le narrateur suggère cependant que son départ est lié à deux éléments : le refus de l'ordre social en vigueur et sa marginalisation. Du coup, son destin se sépare de celui du groupe pour s'établir ailleurs. C'est dans cette perspective qu'on peut aussi lire la fin du parcours de Lalla. Ayant cheminé dans le désert occidental, elle se résout à rentrer dans son pays, dans la cité de planches. À cet égard, elle se disjoint de ses ancêtres qui s'en allaient sans laisser de traces : « Tournés vers le désert, ils faisaient leur prière sans paroles. Ils s'en allaient, comme dans un rêve, ils disparaissaient » (439). Lalla représente l'autre côté de la mémoire des hommes du désert, celle qui peut aller à la rencontre du monde moderne et cependant rester authentique. Elle reflète une histoire recomposée, éloignée des mythes et porteuse d'une vision différente du regard généralement porté sur les peuples du désert.

En évoquant le groupe, Maalouf et Le Clézio ne procèdent pas simplement à une redécouverte d'une mémoire. L'intérêt de cette réhabilitation de la mémoire collective se trouve davantage dans l'articulation originale du mythe personnel et du mythe collectif, ou encore, de la mémoire individuelle et de la mémoire collective. Cette dernière renvoie à la version de la mémoire partagée par un groupe, un peuple, une nation, un pays, *etc.* Elle constitue et façonne l'identité du groupe. De ce point de vue, elle est substantive et a une fonction de conformité à l'égard du groupe. Or, dans les deux romans, la recomposition de la mémoire historique se fait au travers des actions d'individus qui amènent le lecteur non seulement à une redécouverte d'un groupe mais surtout à une réinterprétation de sa mémoire et de son vécu. Les auteurs reconfigurent ainsi la mémoire collective et aboutissent au projet d'une société alternative, porteuse de valeurs nouvelles et de nouvelles considérations du passé. La recomposition de la mémoire collective n'est donc pas falsification de l'histoire ou de la

mémoire : Maalouf et Le Clézio y projettent plutôt un autre monde, un autre principe social.

3. LA RENCONTRE DES MONDES

À travers les différents parcours des personnages comme dans la mise en perspective de la mémoire collective, Maalouf et Le Clézio représentent chacun deux mondes sans les opposer. La rencontre de deux mondes se situe donc dans une perspective interculturelle, telle que la présente Issa Asgarally (2011 : 28) : « L'interculturel est le désenclavement des cultures et des individus. L'interculturel consiste à privilégier l'unité fondamentale des hommes et des femmes en tant qu'êtres humains avant d'explorer leur différence incontournable ». En d'autres termes, il s'agit d'une inscription de la société et des individus dans l'ouverture à l'autre et la mobilité. La rencontre se configure aussi dans ce contexte comme dialogue entre les individus, les groupes et entre les cultures en présence, les temporalités.

On peut noter que les deux textes étudiés font apparaître d'un côté une histoire représentant la vie contemporaine, et de l'autre côté, une histoire qui dévoile le passé historique. À cet égard, le récit de Lalla dans *Désert* et celui du narrateur dans *Le Rocher de Tanios* s'intéressent à la vie contemporaine. Ceux des hommes bleus et de Tanios relèvent du passé historique qui détermine toujours le présent : le premier renvoie à la guerre du Maroc de 1910-1912 et l'exode des hommes du désert qui s'en est suivi ; le second évoque le passé du Liban et l'histoire de Tanios.

Il faut bien relever toutefois que la rencontre n'est pas ici le simple fait de la présence de deux histoires dans un même texte. Elle apparaît au niveau du dialogue qui s'établit entre elles : dialogue entre les temps (temps du passé et temps du présent) ; entre les péripéties des deux histoires (présentes dans chaque roman), puisque l'une informe souvent l'autre. La temporalité joue également un rôle prépondérant dans les deux romans, en situant le récit tantôt dans les temps immémoriaux, tantôt en le positionnant dans la contemporanéité, dans une dialectique qui fait dépendre chacun des récits des deux situations temporelles.

La rencontre de deux mondes s'opère également dans la construction de l'espace dans les deux romans, mais aussi dans les relations qui s'établissent entre les personnages – et donc les cultures – dans cet espace. Si l'histoire dans *Désert* se déroule dans les espaces africain et occidental, celle racontée dans *Le Rocher de Tanios* se déroule

majoritairement dans l'espace oriental. L'Europe est toutefois clairement évoquée à travers l'implication de l'Angleterre dans les affaires de la Montagne. De ce fait, les deux romans remontent aux sources de l'Histoire et tentent quelque peu de démêler l'écheveau de la relation entre l'Europe et les autres mondes (Maghreb et Machrek notamment). À notre sens, cette mise en scène vise non seulement à comprendre cette relation mais davantage à la reconstruire. Les divers espaces sont ainsi construits de manière fusionnelle et continue, sans barrières visibles.

Le parcours de Lalla se présente ainsi comme un itinéraire d'extension vers l'autre, de dialogue avec d'autres mondes. Son attrait pour le monde de ses ancêtres ; ses sentiments vers Hartani ou Radièz, qui représentent le monde des laissés-pour-compte ; sa rencontre avec le photographe et le monde de l'argent, de la luxure et de la consommation, sont autant d'univers explorés. Pour sa part, le roman de Maalouf aborde la rencontre entre Stolton et Tanios, qui établit un pont entre l'Europe et l'Orient, suivant une orientation générale de son œuvre que dévoile Sadia Bekri (2008 : 45-46) :

Dans l'œuvre d'Amin Maalouf, l'Orient et [l'Europe] sont présents non seulement à travers l'espace multiple mais aussi à travers les personnages aux différentes appartenances. L'enchevêtrement si complexe entre les deux mondes oriental et occidental a incité Maalouf à installer son écriture dans l'entre-deux pour jeter le pont entre les deux pôles. Son écriture est mixture Histoire / fiction (l'histoire et son ombre).

Un autre lieu de dialogue est celui entre l'Histoire et la fiction. Les romans étudiés reposent en effet sur des histoires vraies : l'exode des hommes bleus dans le désert après la guerre du Maroc de 1910-1912, et l'histoire de Tanios survenue dans la Montagne. Mais ce fond historique est savamment esthétisé, par le biais notamment de la construction des différentes trames narratives (alternance des récits dans *Désert* et la mise en abyme dans *Le Rocher de Tanios*). On peut aisément classer ces deux romans dans la catégorie du roman historique contemporain. Le genre en question se caractérise comme suit, selon Lucien Guissard (1990 : 3) :

Le "Roman historique" [...] évolue entre l'utopie du vrai et la relativité des vérités. Il y évolue comme dans un territoire idéal, qui ouvre devant la fiction l'innombrable foisonnement des possibles. C'est qu'il s'octroie des libertés de la fiction et dès lors toutes les dérives sont à prévoir, toutes les divagations, toutes les interprétations [...], toutes les additions de personnages ou de péripéties qui n'auront d'historique, peut-être, que l'environnement, l'atmosphère, la "couleur locale", le folklore.

On pourrait penser que cet aspect de la rencontre n'a d'intérêt qu'au plan esthétique, mais ce serait écarter tout l'impensé culturel que la cohabitation de la fiction et de l'Histoire produit pour la compréhension du récit et les perspectives au plan de l'interprétation. Ici l'on se retrouve au cœur du rapport de concurrence et de confrontation entre l'intention de vérité et la prétention de fidélité de la mémoire. Le fait historique est fondé sur une documentation, des sources qui peuvent être orales ou écrites. Mais pour un auteur comme Paul Ricoeur (2000), le discours historique est incapable de représenter la vérité de l'histoire, parce que cette dernière est d'abord le fait d'un récit. En sorte que l'on court le risque d'oubli ou de manipulation de la mémoire. Bien que Maalouf et Le Clézio opèrent parfois des retours aux origines des faits racontés, donnant ainsi une impression de vérité (c'est le cas avec les quatre témoignages recueillis par le narrateur dans *Le Rocher de Tanios*), il reste que cette adéquation n'est qu'une prétention qui ne reflète pas la réalité du passé. Mais ces configurations fictives ont l'avantage d'éviter l'oubli et la manipulation de l'histoire par un travail de réhabilitation et de recomposition qui permettent par ailleurs d'ouvrir une porte sur le présent et de se projeter dans le futur. Ainsi le roman historique permet d'établir un lien entre passé, présent et futur. Il établit un dialogue entre ces trois ordres temporels et ne constitue ni idéalisation du passé, ni posture de relativisation totale.

Au demeurant, Maalouf et Le Clézio postulent l'ouverture au monde et encouragent l'interculturalité. En articulant le destin individuel et la mémoire historique, les deux auteurs montrent en quoi un parcours individuel peut amener à déconstruire les perspectives du groupe, car ces dernières sont généralement d'une intention idéologique qui tend à s'inscrire dans la tradition. Ainsi le récit de la vie des héros montre comment les différents groupes survivent à la crise et refondent l'avenir. Dans *Le Rocher de Tanios*, le destin personnel du héros entraîne certes la dislocation du groupe, mais il permet en même temps à ce dernier de découvrir les nombreuses failles du chef. Du côté de *Désert*, le retour de Lalla à la lisière de la cité de goudron et sa parturition au bord de la mer, seule, marquent le début d'une nouvelle ère et d'une nouvelle histoire pour le groupe. Cette reconstruction et cette reconfiguration sont rendues possibles par les dispositions transculturelles des héros, du fait qu'ils ont transcendé le groupe.

CONCLUSION

Dans leur mise en perspective de l'individuel et du collectif, Amin Maalouf et Jean-Marie Gustave Le Clézio renégocient le rapport de l'individu à son groupe. Cette renégociation a pour fonction de déconstruire les atavismes et de postuler un monde de rencontre et d'extension vers l'autre. Par le biais de parcours de personnages, leurs récits ont pu révéler le groupe et ont recomposé des histoires parfois biaisées. Dans le même temps, les deux romans dévoilent l'autre côté de l'histoire, l'autre côté de la vision du monde. D'un rapport de tension avec la société, à l'origine, notamment du fait de leur naissance illégitime, Tanios et Lalla ont effectué des quêtes identitaires qui ont à la fois permis leur propre réhabilitation mais aussi celle du groupe. Par la reconstitution de l'histoire du groupe, Le Clézio et Maalouf proposent une autre vision des mondes ancestraux à l'intention du monde contemporain. Bien qu'ayant fondé leurs récits sur un schéma binaire – Maghreb / Europe ; Machrek / Europe –, et malgré le parfum d'exotisme qui recouvre le roman de Le Clézio, il n'en demeure pas moins vrai que ces deux auteurs postulent une autre exploration des cultures, des peuples et des liens qui les unissent.

Ouvrages cités

- ASGARALLY, Issa. 2011. Enjeux de l'interculturalité. *Migrations et métissages*, Paris, Éditions Complicités, 25-39.
- BEKRI, Sadia. 2008. *Rencontre de l'Orient et de l'Occident dans l'œuvre d'Amin Maalouf: entre Mythe (fiction) et Réalité (Histoire)*. Synergies Algérie, 39-46.
- BORGOMANO, Madeleine. 1992. *Désert, J. M. G. Le Clézio*. Paris : Bertrand-Lacoste, coll. « Parcours de lecture ».
- DAKROUB, Fida. 2012. *Histoire, Symbole et Discours. Étude de la construction dialogique des énoncés chez Amin Maalouf*. Les Cahiers du GRELCEF, 177-195.
- GUISSARD, Lucien. 1990. *Roman et Histoire*. Communication à la séance mensuelle. Académie royale de langue et littérature françaises de Belgique. Bruxelles. Disponible sur : www.arlfb.be (consulté le 23 novembre 2013).
- HALBWACHS, Maurice. 1950. *La Mémoire collective*. Collection « Les classiques des sciences sociales ». Site web : http://www.uqac.quebec.ca/zone30/Classiques_des_sciences_sociales/index.html. En ligne le 20 mai 2014.
- LE CLEZIO. 1980. *Désert*. Paris : Gallimard.
- MAALOUF, Amin. 1993. *Le Rocher de Tanios*. Paris : Grasset.
- . 2006 [Grasset et Fasquelle, 2003]. *Les Identités meurtrières*. Paris : Le livre de poche.
- RICŒUR, Paul. 2000. *La Mémoire, l'histoire, l'oubli*. Paris : Éditions du Seuil.
- ROUSSEL-GILLET, Isabelle. 2010. *Le Clézio, l'écrivain métisserand – pour une nécessaire interculturalité*. Itinéraires, Araraquara, 33-57.
- . 2006. *Envisager l'autre : les re-sources d'un héritier. Ailleurs et origines : parcours poétiques*. J. M. G. Le Clézio. Toulouse : Éditions universitaires du Sud, pp. 21-30.
- VIART, Dominique. 1999. *Filiations littéraires*. État du roman contemporain. Écritures contemporaines 2. Paris : Lettres modernes Minard, 115-139.